

## Ce divin Frago

Ce titre, que nous avons pu pêcher dans des réminiscences littéraires lointaines, n'est pas tout à fait de notre goût. Pour nous il y a Jean-Honoré Fragonard, né le 5 avril 1732 à Grasse, mort le 22 août 1806 à Paris, peintre français du XVIIIe siècle. Mais quel peintre. Un génie !

On a beaucoup parlé de sa superficialité, de son goût d'œuvres légères sans profondeur.

Des propos de rien. Notre homme certes a sacrifié parfois au goût du jour, étonnamment ces œuvres restent les plus connues, mais aussi et surtout il a peint dans un style original qui n'avait que peu de précédents, qui n'aura pas de postérité immédiate. Et bien que ce style, si personnel qu'on ne peut pas hésiter une seconde avant de lui attribuer une œuvre, s'inséra parfaitement dans une époque qui cultiva sans retenue ce que la vie offre de plus beau, comme une écume où se noyerait de l'existence tout ce qui vous en gêne. Son coup de pinceau est magistral. Il travaille dans la pâte comme van Gogh. Il n'est que de voir les agrandissements de ses œuvres où chaque coup de pinceau se détache des autres, a son existence propre, entraînant avec lui les couleurs dont il a le secret, principalement des jaunes multiples, des rouges fabuleux et de toutes les variantes, piquants parfois, comme des lèvres que l'on aurait mordues, mais le plus souvent doux et tendres, et bien entendu des verts à brouter quand il traite de la verdure où ses personnages savent si bien se cacher et se perdre, jeunes hommes poursuivant des jeunes filles qui ne demandent qu'à se laisser prendre et aimer. Mais ce n'est là qu'un jeu, ce n'est pas violence. Ce n'est que l'amour porté à sa plus haute expression. Fragonard est sans péché, innocent et pur, libre comme l'air et comme l'eau, produisant des œuvres en lesquelles on aime à se perdre, nous rappelant surtout que notre existence fugitive ne saurait passer à côté de l'amour qui est tout. La y tout !

Fragonard est un enchanteur. C'est l'homme des lignes courbes, bien qu'il sache peindre à l'occasion des architectures rigoureuses où l'on retrouve bien naturellement des droites à profusion. Mais ce n'est pas là son tempérament. Des courbes, des arabesques dont il peint et drape ses femmes qui sont toutes en rondeurs, sur lesquelles la main ne trouve jamais d'angles. Il est très certain, marié, dans la douceur de ces chambres dont il a si bien su retracer la voluptueuse intimité, qu'il a dit à son épouse, et de multiples fois :

- Ma belle, mais tu es belle, belle, belle. Ma belle, mais tu es toute en courbes et en rondeurs, en douceurs, avec une peau si lisse, mais si lisse que je vais te caresser jusqu'à ce que j'en meurs !

Fragonard, c'est la vie dans sa plénitude. Dans sa jeunesse avide de s'embrasser, de se goûter, de folâtrer, penchée sur elle-même c'est certain, mais les heures obscures viendront bien assez vite. Et Fragonard, lui, ne veut pas les saisir. Il aime ce qui chante, ce qui bruit, ce qui est doux, ce qui est sain. Il a compris que la mort c'est un autre monde, et que celui-ci doit être joyeux,

bruissant de fêtes, de musique. Il confond d'ailleurs la terre et les nuages. Où est-on, dans quelle brume de laquelle émergera tout un lot de jeunes filles après lesquelles à votre tour vous courez ?

Mais il oublie parfois ces grands rêves auxquels il retournera tantôt, pour se mettre à du plus sérieux. Alors il peint des portraits. Et là, autant qu'en d'autres genres, plus encore peut-être, il laisse parler son génie. Son pinceau vole, sa peinture fond, il n'y a ici aucune peine en apparence. Il voit devant lui, un homme, une femme, l'une de ces belles jeunes filles, la toile s'accomplit presque d'elle-même. On devine qu'il pourrait peindre les yeux fermés. Rien ne retient la main. Et l'esprit suit ou propose sans qu'il y ait effort, recherche, réflexion. C'est nature. Et ces portraits alors apparaîtront dans une authenticité qui les rend immortels. On est sidéré. On donnerait des fortunes pour en avoir soi-même. On peut rêver. Il y a longtemps que les musées se les arrachent, que toute prévention contre ce monstre sacré est tombée. On apprécie désormais en plein. On jette juste parfois un regard un peu critique sur des compositions trop achevées que l'on croyait pourtant à l'époque les meilleures. Elles étaient trop littéraires, trop de combines, de verrous que l'on tire, de fausse pudeur aussi. Mais il oubliait vite ce travail par trop assidu pour retremper son pinceau dans des pots où il pourrait puiser à nouveau sans retenue. Et il y avait précisément tous ces pots de jaune, de toutes sortes de jaunes, et ces jaunes, plus tard, ils vous éclateront à la figure, ils vous bondiront dessus. Et surtout, car c'est là l'essentiel, ils vous raviront tant que vous serez comme assommé d'avoir cette certitude absolue que jamais vous n'aurez un vrai Fragonard à vous mettre sous la main, ou même sous la dent. Et par cela, vous serez à jamais pauvre. Presque humilié. Pitoyable. Aveugle. Infirmes. Dépouillé.

Qu'aurait donc été la peinture sans Fragonard, je vous le demande ?

Figurera ici en premier une œuvre, proposée par l'Illustration, numéro de Noël 1924. Elle est intitulée : Portrait de la Guimard. Mais, si l'on consulte les catalogue actuel, on se rend compte qu'il ne s'agit peut-être pas de celle-ci, mais une autre de ses contemporaines. On trouvera un portrait de Mademoiselle Guimard à la page 7, encore que l'on n'ait pas la certitude absolue qu'il s'agisse vraiment de notre bonne dame décidément insaisissable.

L'Illustration l'avait compris bien avant nous, Fragonard n'était pas à oublier dans un coin. Mais voilà, elle avait aussi pris conscience que la peinture française dans son ensemble n'était pas à dédaigner, qu'au contraire, toutes ces œuvres constituaient un fond solide, merveilleux, en lequel on n'avait qu'à puiser. Fragonard, Boucher, Chardin, et combien d'autres, de cette manière ont tous passé un jour ou l'autre dans l'une ou l'autre de ces publications, nous ne saurons que nous redire, constituant le summum de l'édition.

Pas de peine ni de regret ici, nous possédons suffisamment de numéros pour nous complaire autant qu'il nous plaira en ces pages admirables que l'on ne donnerait plus désormais pour un empire.

Etre bibliophile, savez-vous ce que cette maladie représente ?  
Y en a même qui iraient jusqu'à bouffer leurs livres !





# L'ILLUSTRATION

NOËL 1924

## Sommaire

### PROTRAIT DE LA GUIMARD

par FRAGONARD (couverture).

Le chef-d'œuvre de *Fragonard* qui figure sur notre couverture passe pour être le portrait de la Guimard. C'est ainsi qu'il est catalogué dans la collection de M. A. Veil-Picard, une des plus riches en tableaux de ce délicieux maître du dix-huitième siècle.

La célèbre danseuse, grâce aux libéralités du prince de Soubise, fit construire, en 1770, par l'architecte Ledoux, un hôtel sur les terrains de la chaussée d'Antin. La vogue dont jouissait alors Frago le désigna pour exécuter la décoration du salon. Dans le cadre de la plus séduisante fantaisie, au milieu de guirlandes, de nymphes et de satyres, l'artiste représenta la Guimard en Terpsichore. Il l'observait sur le petit théâtre de Pantin, si fameux, conquis, lui aussi, sans doute, par cette séductrice qui avait gagné Paris et le scandalisait par ses libertés, son faste, ses excentricités. Il fit d'elle nombre d'études pour servir au portrait et peut-être pour son propre plaisir. Sommes-nous en présence de l'une d'elles ?

L'attitude rappelle le grand portrait de la collection de M<sup>me</sup> Wattel. Mais retrouve-t-on, dans cette charmante figure, presque puérile encore, à la bouche minuscule et fraîche, ces airs hardis, irritants, la laideur expressive de celle que Marmontel appelait *la belle damnée* ?

### LE NOUVEAU CARACTÈRE

D'IMPRIMERIE de Bernard NAUDIN (sommaire).

L'ILLUSTRATION a la bonne fortune de donner la primeur d'un nouveau caractère typographique, œuvre du grand artiste Bernard Naudin. C'est ce caractère qui a servi à la composition de ce sommaire. Les bibliographes savent la valeur d'une belle page typographique. Dans cet art les créations sont rares. Avant la guerre, un caractère, inspiré par des types gravés du dix-huitième siècle, avait vu le jour, *les Cochins*, avec lesquels ce numéro de Noël a été presque exclusivement composé. Celui que vient de créer Bernard Naudin reste également dans la tradition française, bien que nettement original. Il est clair, élégant, décoratif. L'infime détail qui distingue une lettre de sa semblable échappe au profane et, cependant, c'est ce détail qui suffit à rendre la lettre plus lisible, plus ornementale, à changer la couleur d'une page. Imagine-t-on les études qu'exige la connaissance des lois fondamentales de cet art ? M. Bernard Naudin a travaillé des années, pliant son talent à cette discipline avant de songer à créer.

Ce nouveau type d'impression, dont la réalisation est due au fondeur typographe, Georges Peignot, portera le nom de *Caractère français*, dit de tradition.



François BOUCHER - LA TOILETTE DE VÉNUS  
*(Collection du Comte Alfred Potocki)*



# LA TOILETTE DE VÉNUS

par FRANÇOIS BOUCHER

*Reproduction en héliogravure. Hors-tête remmargé.*

C'EST un des sujets les plus fréquemment traités par *François Boucher*. Il existe des *Toilettes de Vénus* au Louvre, à Stockholm, à Londres dans la collection du baron Alfred de Rothschild. Celle que nous reproduisons, moins connue, est en Pologne, dans la collection, riche en œuvres françaises, du comte Alfred Potocki.

*Boucher* n'allait pas loin pour chercher son modèle de beauté. Il le trouvait à son foyer. Sa femme était une petite bourgeoise lorsqu'il la connut. Ce fut une charmante épouse jolie et sérieuse. Elle s'associa aux travaux de son mari, tint ses comptes et fit de la miniature. Entre temps elle posait pour les *Amphitrites*, les *Leda*, les bergères. Nous la reconnaissons à sa petite tête blonde, à ses paupières un peu lourdes et mi-fermées, ses mains fines, ses pieds menus. C'est elle sans aucun doute qui figura la *Vénus* que nous reproduisons. Même lorsqu'elle cessera de poser, *Boucher* continuera de s'en inspirer, de souvenir, et il créera ce type qu'on lui a reproché d'être conventionnel, mais qui rappellera toujours la grâce allongée et souple de son modèle.



Portrait de mademoiselle Guimard, Paris, musée du Louvre